

Johannes Eingartner, **Templa cum porticibus. Ausstattung und Funktion italischer Tempelbezirke in Nordafrika und ihre Bedeutung für die römische Stadt der Kaiserzeit**. Internationale Archäologie, volume 92. Éditions Marie Leidorf, Rahden 2005. XIII et 246 pages, 41 planches hors texte.

Spécialiste d'architecture religieuse en Afrique et de sa place dans l'urbanisme des cités, Johannes Eingartner nous offre ici la publication de ses recherches menées depuis de nombreuses années sur l'architecture des temples d'Afrique du Nord au Haut Empire. Le livre s'inscrit dans la lignée d'un courant d'études, tant de la part des Allemands que des Français, depuis de nombreuses années sur l'architecture religieuse du Maghreb antique. Il est le fruit non seulement d'un travail bibliographique systématique, mais aussi d'une enquête poussée faites sur le terrain.

Depuis les années 1990, l'architecture religieuse africaine a fait l'objet de nombreuses publications, tant sur le plan des corpus raisonnés exhaustifs, comme la synthèse de Véronique Brouquier-Rédde consacrée à la Libye (Temples et cultes de Tripolitaine. *Études d'Antiquités Africaines* [Paris 1992]), ou celui études du décor sculpté en Afrique romaine, notamment en Tunisie par Naïde Ferchiou ou Patrizio Pensabene. Sans compter la publication de monographies, comme les fouilles de la mission française sur la colline de Byrsa, la synthèse de Sophie Saint-Amans (*Topographie religieuse de Thugga* [Dougga]. *Ville d'Afrique proconsulaire* [Tunisie] [Paris 2004]) et le travail d'équipe mené sous la direction de Mustapha Khanoussi qui a réuni Véronique Brouquier-Rédde, Jean-Claude Golvin, mais aussi Temimi Amdouni, Ryadh Hajsaid, Hassan Jebali. Cette dernière a porté sur plusieurs sanctuaires de Dougga (Dougga. *Études d'architecture religieuse. Les sanctuaires des Victoires de Caracalla, de «Pluton» et de Caelestis. Ausonius mémoire 12* [Bordeaux 2005]). Ces nouvelles monographies sorties à la même période que le livre de Eingartner, tendent à démontrer la vivacité des recherches actuelles dans ce domaine.

L'œuvre s'articule de manière traditionnelle en deux parties distinctes: un corpus de trente-huit fiches d'édifices, accompagnées de figures et illustrations, précédé de la synthèse qui déroule en chapitres équilibrés les différentes questions soulevées par la recherche. A la fin du volume, vingt-deux pages d'annexes fournissent des plans mis à la même échelle (1/400e) qui ont été réinterprétés. On regrettera cependant de ne pas disposer de davantage de plans par phase, comme on en possède par exemple pour le temple de Liber Pater à Sabratha.

On pourrait dès l'abord s'étonner du nombre restreint de sanctuaires choisis. Cela tient à l'objet d'analyse très précis décidé par l'auteur. Dès l'introduction, il prend soin d'éclairer son sujet et sa méthode en distinguant radicalement les temples élevés sur podium, entourés de portiques, les fameux »templa cum porticibus« que l'on rencontre dans les sources littéraires, mais aussi les inscriptions, des autres types de sanctuaires. Recherchant les formes italiques, signe de romanisation évident, comme le podium ou l'axialité marqué entre temple, autel et entrée, l'auteur écarte d'emblée (p. 2) ce que l'archéologie française a habituellement désigné comme les »temples à cour«, habituellement dérivés de modèles dits orientaux ou d'origine »phénico-punique«. Cette approche, liée à une définition de départ des temples italiques installés dans un enceinte, limite effectivement le nombre d'exemples du corpus.

Ces critères de choix des sites et des temples étudiés sont, bien entendu, tout à fait recevables. Mais il nous a semblé parfois artificiel d'isoler les édifices retenus de leurs voisins, souvent contemporains. Un certain nombre de sanctuaires, rarement cités et peu connus, est très utilement sorti de l'oubli, comme le temple de Bir-El-Faouera (cat. 4) ou celui de Vazi Sarra (Henchir-Bez; cat. 26). Même s'ils sont peu documentés, ils s'ajoutent aux séries d'édifices mieux publiés. Mais alors, pourquoi certains temples, plus documentés, et pas seulement pour l'architecture, mais aussi pour leurs décors de sol (dans les Corpus de mosaïques de Tunisie, par exemple) ou architectural, ont-ils été laissés de côté? Ainsi à Haïdra, la fiche du »Capitole« (cat. 3) rectifie les interprétations faites dans les premières études. Le temple, autrefois interprété comme prostyle tétrastyle, s'avère bien être un édifice hexastyle péripète sine postico. Mais il est le seul sanctuaire choisi pour Haïdra. Or, le temple de Saturne, pas plus documenté que certains autres du corpus, ne figure pas, bien qu'on en possède un plan schématique et une description. Une première plateforme menait à une cour bordée de deux portiques latéraux, dont le centre était occupé par l'autel, tandis que le temple proprement dit était situé sur la troisième terrasse, cette dernière jouant comme le rôle de »podium«, avec un escalier central d'accès – dans l'esprit du temple de Minerve de Thugga, même si la cour à portiques, différente, est à Haïdra, beaucoup plus réduite. Le temple de cette divinité, au culte fondamental en Afrique, est situé au bord de l'oued Haïdra, à l'extérieur de la ville. Il a été revu dans une synthèse, à la suite de nouvelles découvertes (F. Baratte / Z. Ben Abdallah / C. Fourmond, Rev.

Arch. 2000, 1, 51–79). Par sa structure en terrasses et les offrandes trouvées en place, il est finalement très intéressant et aurait pu prendre sa place parmi les sanctuaires édifiés en terrasses, comme à Dougga. En contrepoint du «Capitole» même si son plan est mal connu, il aurait rééquilibré le rapport entre architecture officielle et cultes locaux, cœur de ville et sanctuaire périphérique. La réflexion peut être faite pour Thuburbo Majus où deux temples majeurs sont choisis, le temple dit de la Baalat (cat. 21) et le temple dit numéro 12 (cat. 22), tous les deux mis en valeur sur leur podium élevé. Mais le temple de Caelestis dans la même zone n'est pas retenu: constitué de deux espaces successifs, celui d'une cour axiale à portiques qui donnait accès à l'enceinte du temple – ce dernier espace, étant très endommagé et aujourd'hui peu compréhensible il est vrai.

La réflexion s'impose aussi pour Sufetula (Sbeitla; cat. 19) où seuls les temples du cœur de la ville, sur le forum (cat. 19) font l'objet d'une longue fiche. Tandis que les temples à cour, transformés en église dans la même ville, et pourtant bien relevés et publiés sont absents.

Sans attendre une exhaustivité difficile à atteindre, et impossible dans le cadre d'une publication maniable, on aurait pu donc imaginer de renvoyer à davantage d'exemples africains, soit sur les sites retenus, soit sur d'autres, sans notice complète, mais avec une fiche minimale et un plan et une illustration. Si les plans en typologie peuvent sembler correspondre, les contextes géographiques ont imposé aux architectes des choix souvent radicalement opposés. C'est moins dans des comparaisons très distantes, que dans des études locales, appuyée sur l'histoire de la romanisation des villes, qu'il faut chercher des réponses aux modes architecturales. Avec des points de comparaison directs, les différences entre les deux typologies – temple à portiques avec influence italique et «temple à cour» romano-africains, auraient été plus faciles à cerner.

Pour des questions de chronologie, et dans un but louable de ne pas surcharger la bibliographie, l'auteur s'est tenu à la littérature portant sur la période du Haut Empire. Il reste que bien des observations faites par les spécialistes des périodes plus tardives, notamment pour les bâtiments transformés en église, auraient pu être mises à profit pour déterminer les phases de régressions, de transformation et d'abandon des édifices. La bibliographie de certaines notices aurait pu être utilement enrichie par la documentation rassemblée par les spécialistes de la fin de l'Antiquité. Les questions de désaffectation auraient pu être discutées ainsi avec plus de précision. Pour ne prendre qu'un exemple, à Tipasa, le «temple anonyme» fait l'objet d'une transformation en église, bien étudiée par ailleurs. Un renvoi à la synthèse d'Isabelle Gui, éditée et complétée par Noël Duval et Jean-Pierre Caillet aurait été éclairant (Basiliques chrétiennes d'Afrique du Nord I. Inventaire de l'Algérie [Paris 1992] 25–27; de même qu'un renvoi à N. Duval, Bull. arch. Comité des Travaux Hist. 1971, 292–295): aucun élément ne permet de dater la transformation en église, alors que la forme architecturale du sanctuaire

païen ne s'y prêtait guère. Mais la notice souligne qu'au centre de la ville, cette adaptation faite avec une certaine ambition et des moyens importants et supposerait la fin des cultes païens à la fin du quatrième siècle. On ne peut que remarquer que la grande majorité des temples du corpus, entourés de leurs portiques, n'ont pu faire l'objet d'adaptation en église, en raison souvent du podium, qui introduisait un changement de niveau malcommode. Les cellae, trop petites, ne procuraient pas des espaces suffisants pour installer les nefs d'une basilique digne de ce nom. Peut-être aussi y avait-il encore dans cette typologie une charge symbolique païenne, plus difficile à effacer que dans les temples à portiques. Ce sont d'ailleurs souvent les espaces extérieurs des portiques de la cour qui sont envahis, alors que la cella avait les dimensions requises pour abriter comme à Thuburbo, Sbeitla ou Jebel Oust le baptistère. La même problématique de la possible transformation en église se pose pour le temple de Caelestis de Dougga (Dougga. Études d'architecture religieuse, op. cit. 177–182).

Ainsi, on regrette que dans les notices du catalogue, le problème de la datation se résume en général à une ligne, alors que des phases sont soigneusement notées dans le reste de la fiche. Un paragraphe synthétique consacré aux étapes de transformation repérées au Haut empire et au devenir de chacun des monuments aurait, à notre avis, aidé le lecteur. Les choix opérés à la fin de l'Antiquité, au moment de l'implantation du christianisme auraient aussi montré les types de bâtiments épargnés ou conservés, tolérés car encore en fonctionnement ou admirés pour leur caractère de parure monumentale et ceux qui ont dû faire place à la nouvelle religion.

Un premier chapitre de la synthèse est consacré à la typologie, fondée sur la forme des portiques et l'emplacement du temple par rapport à celui-ci (p. 7–15). L'auteur distingue deux typologies, l'une avec portique quadrangulaire, l'autre semi-circulaire. Et l'on peut souligner que le type A2, quadrangulaire, rejoint justement le modèle le plus courant de temple à cour romano-africain. C'est comme s'il y avait là une synthèse de deux tendances: d'une part les impératifs du podium italique avec temple autonome, mis en valeur dans un écran de colonnes au centre ou en fond d'une cour; d'autre part le modèle dit «local» d'une cella quadrangulaire placée dans l'axe, au centre du portique de fond de cour, comme dans la majorité des temples dit à cour africains. Rappelons que, souvent, c'est la topographie et les moyens financiers associés qui ont dû jouer un rôle essentiel, moins que les modèles dits importés. D'autre part, les impératifs de place ont joué certainement un rôle essentiel dans le choix des plans des architectes.

Soucieux de sortir de la bi dimensionnalité des plans, Eingartner a pris soin de faire réaliser par E. Högg, soit des vues cavalières, soit des reconstitutions. Elles donnent ainsi le point de vue des fidèles découvrant les sanctuaires, notamment pour Dougga, Sabratha ou Timgad. Le second chapitre (p. 17–32), consacré à la chronologie des édifices, est appuyé soit sur une épigraphie très riche (mais qui pourrait être réévaluée) ou l'étude stylistique,

en particulier du décor sculpté. Un tableau (p. 31–32) en donne le bilan, avec la nature des critères de datation. L'étude montre une majorité de constructions remontant à la seconde moitié du deuxième et à la première moitié du troisième siècle. Ce qui est assez logique, compte tenu de la grande prospérité de l'Afrique à cette période.

Le troisième chapitre s'attache à présenter de manière synthétique les antécédents italiens ayant servi de modèle. Les comparaisons s'avèrent, à notre avis éloignées dans le temps et parfois un peu «artificielles», comme le pont symbolique établi entre le temple augustéen d'Apollon au Palatin et celui de Mactar (cat. 12), déjà lancé par Gilbert-Charles Picard (*Civitas Mactaritana. Karthago VIII* [Paris 1957] 37). Le sanctuaire, dans son état principal conservé, remonte au deuxième siècle (à époque hadrienne vraisemblablement). Il est intéressant de noter, en passant, qu'à Mactar, où il est *deus patrius*, Apollon est honoré hors du centre de la cité par un temple de tradition italique, au vaste triportique, tandis que le même dieu, lui aussi *deus patrius* à Bulla Regia est gratifié, sur le forum de la cité, d'un temple «romano-africain» avec une cour à trois portiques sur laquelle ouvre sa cella sans podium. Ce dernier, datant probablement du règne de Tibère (vers 34–35) est ensuite aligné avec le reste de la place du forum, sous le règne d'Hadrien (après 128). Il est restauré ensuite profondément au troisième siècle, en conservant le même plan. Et dans la même ville, c'est à Isis que dans le quartier du théâtre, est consacré un temple sur haut podium (cat. 5), logé dans une petite cour, du milieu du deuxième siècle.

De même, le rapprochement entre le temple d'Apollon de Pompéi et celui du génie de la colonie de Timgad est inattendu.

Le quatrième chapitre s'occupe du décor et de l'aménagement des sanctuaires. Toute l'ornementation, illustrée de bonnes photographies, est réinterprétée avec précision. Ce réexamen permet de remettre en cause quelques attributions usuelles, comme pour le dit «temple de Minerve» (p. 53–57, pl. 17–18): les oiseaux de la frise sont identifiés à des aigles aux ailes déployées, surmontant deux serpents opposés, rampant dans des rinceaux de vignes. L'identification traditionnelle à des chouettes, associées à des rameaux d'olivier, avait jusqu'alors fait pencher pour une attribution du temple à Minerve.

Les divinités représentées appartiennent majoritairement au panthéon romain, avec une représentation dominante de la Triade capitoline. Les cultes orientaux n'y ont qu'une mince part (Isis, Magna Mater). Ce sont aussi les patrons locaux appartenant à l'*ordo decurionum* que l'on entrevoit dans les dédicaces, représentant de l'ordre et garant de la religion officielle. La diffusion du culte impérial est marquée par un certain nombre de portraits découverts (p. 55–64). Tout cela restant évidemment sujet à caution, dans la mesure où très peu d'œuvres sont attestées en place. On sait que des regroupements et déplacement de sculptures, sans compter les destructions, ont continué dans des villes très florissantes pour la période de l'Antiquité tardive:

leur la parure monumentale a été remaniée jusque dans la période byzantine et le décor sculpté nous est donc parvenu rarement dans son état original.

Plusieurs réflexions sont tentées sur l'organisation des cours et le fonctionnement des sacrifices. Un développement est consacré aux autels et espaces pour les offrandes (p. 64–68), aux baldaquins et à l'identification des *sacella* (p. 68–72). On est frappé à la lecture du corpus de voir combien rares sont les certitudes en matière de rituel. Il est difficile de ne pas succomber à la tentation de faire «parler» des installations certes présentes, mais dont la chronologie est mal attestée. Dans la cours du temple de Liber Pater à Sabratha, l'auteur propose de voir dans un enclos un lieu destiné à parquer les animaux de sacrifice, ainsi que deux aires associées pour, peut-être, l'abattage, en dallage (fig. 14 p. 66). Pour l'enclos, on lit parfaitement sur place les restes de poteaux de chancel à rainures, formant une structure rectangulaire. D'une part, c'est sans doute des plaques de pierre (spoliées) qu'il faut restituer dans les rainures et non des planches, qui seraient très pauvres en comparaison du luxe des constructions. Mais il semble, d'autre part, que ces installations doivent être associées chronologiquement aux dernières phases d'existence du temple, dans l'Antiquité tardive, au plus tôt à partir de 325. Elles n'auraient donc pas de liens avec la phase d'apogée – si l'on s'en tient aux plans par phase de Philip M. Kenrick, publiés en 1996 – (cf. Brouquier-Reddé, *op. cit.* 40 s. fig. 7). L'enclos serait à rattacher plutôt à la période de désaffectation de l'édifice.

L'auteur fait un bilan systématique sur la présence des bassins de culte, des fontaines et des fosses liées aux sacrifices (p. 72–78). Une attention particulière est portée aux aménagements d'écoulement (adductions et évacuation). Dans le cas du simple bassin quadrangulaire du temple d'Althiburos (cat. 1), placé dans le dallage là où l'on attendrait l'autel, une utilisation culturelle est évoquée. Mais on peut aussi imaginer que ce bassin, au ras du sol, jouait un rôle purement décoratif, lié à l'aménagement urbain des lieux. L'auteur propose une fonction rituelle au bassin demi-circulaire situé à l'extérieur de l'entrée du temple numéro 12 de Thuburbo Majus (cat. 22), mais sans qu'on soit certain qu'il ne s'agisse d'un élément de construction voisine (cf p. 72 s.). Sensible à l'environnement, Eingartner pose également la question des plantations, voire de bosquet dans les cours. Il nous propose une restitution du temple d'Apollon à Mactar, où alternent fontaines et végétaux de part et d'autre du passage axial, de la largeur du temple (p. 76 fig. 15). Dans le cas de Thuburbo Majus (cat. 22), les traces d'alignement de fosses de plantation avaient été identifiées lors des fouilles de Wilhelmina Jashemski (*Am. Journal Arch.* 99, 1995, 573 et fig. 13–14). Mais l'on sait que seule une petite partie de la cour avait pu être sondée. La question pourrait être posée en voyant la répartition de la cour du temple dit de *Caelestis*, toujours à Thuburbo: à un moment, une large allée dallée de marbre est aménagée dans l'axe de la porte principale, avec de part et d'autre une zone de terre battue (?) en correspondant aux deux portes latérales.

Après avoir poussé l'analyse des divinités et des espaces du culte, l'auteur esquisse un chapitre sur le fonctionnement des temples: rites, fêtes, place des dédicants, des prêtres et du personnel gravitant autour de ces temples (p. 83–108). Il termine son bilan par une synthèse sur la signification de ces *templa cum porticibus* dans le cadre de l'évolution des villes africaines (p. 109–129). D'après lui, les sanctuaires de tradition italique se trouvent davantage implantés au cœur des cités, impliqués dans les perspectives des grands projets urbains. Ils participent d'une mise en valeur qui dépasse la simple question religieuse, pour toucher à une dimension de représentation, voire de domination du paysage urbain par le pouvoir en place.

La synthèse s'achève par une étude de quatre cas emblématiques aux origines historiques différentes, avec des configurations de développement opposées. A Sabratha et Gighthis, où les racines puniques sont encore intactes au moment où Rome impose sa domination: le centre de ces deux villes est entièrement recomposé avec ces sanctuaires à haut podium dominant la zone du forum. En revanche, à Thuburbo Majus ou Thugga, les temples à cour romano-africains se sont longtemps maintenus, obligeant les temples de tradition italiques à s'installer en périphérie de centre urbain déjà densément construits, où ils n'avaient pas toute la place pour se développer.

En conclusion, Eingartner met à la disposition des chercheurs et des étudiants une somme d'informations considérable, synthétisée avec rigueur. Le développement, comme on l'a vu, apporte matière à réflexion et à discussion des interprétations. Si l'on ne peut toujours suivre l'auteur sur certaines interprétations, certes séduisantes, beaucoup emportent l'adhésion.

On mesure les progrès des analyses à réaliser sur place pour chacun des édifices pris en compte. On ne saurait trop remercier enfin l'auteur et l'éditeur de nous fournir trois résumés – en allemand, anglais et français –, utiles pour les étudiants. Tout en ouvrant des perspectives de recherches dans de nombreux domaines, le livre de Johannes Eingartner constitue donc une nouvelle étape dans l'étude de l'architecture religieuse africaine à l'époque impériale. Il rendra pendant longtemps aux africanistes comme à l'ensemble de la communauté scientifiques de grands services.